

DÉFIER LE RÉCIT DES PUISSANTS

**KEN LOACH
AVEC FRANK BARAT**

(Traduit de l'anglais par Florent Barat)

PRÉFACE DE SWANN ARLAUD


RUE DE L'ÉCHIQUIER

PRÉFACE DE SWANN ARLAUD

Je me souviens de *Moi, Daniel Blake*, j'avais 35 ans. *Le vent se lève*, j'en avais 25. *Land and Freedom*, 15. Il y en a tant d'autres, bien sûr, mais en citant ces trois-là, je réalise que j'ai grandi et même vieilli avec Ken Loach, avec ses films, son regard sur les gens et la société. Je me souviens de mes larmes qui coulaient sans discontinuer, de l'impossibilité de parler en sortant du cinéma, du profond sentiment d'injustice mêlé à cet élan de solidarité qui m'emplissait chaque fois, de cette envie de lutter qui grandissait.

5

La force du cinéma de Ken Loach réside peut-être dans son honnêteté. Honnêteté envers ses personnages, les histoires qu'il raconte et les spectateurs à qui il les raconte, le monde qu'il observe et qui l'observe.

Quand Frank Barat m'a proposé d'écrire cette préface, j'ai d'abord pensé que le costume était trop grand pour moi. Comment être à la hauteur ? Mon admiration m'inhibait. Puis, j'ai réalisé, ce sentiment de ne pas avoir les épaules, c'est celui que j'éprouve souvent avant de dire oui. Alors, pour la même raison que celle qui m'empêchait, j'ai accepté. Par admiration.

Ken Loach est un réalisateur qui ne plie pas, qui s'est relevé malgré les échecs, les empêchements, qui a continué malgré la censure. Dans ce livre, il nous parle de cinéma, de documentaires et de fictions, de comment filmer, à hauteur d'ouvrier, d'ouvrière, d'immigré, d'immigrée, d'oublié, d'oubliée. Des laissés-pour-compte. Il relate chaque étape de fabrication, de l'écriture au financement, en passant par le casting, la réalisation, le cadrage, le montage, la musique. Poursuivant cette question incessante : comment y croire ? Il nous dévoile les règles qu'il s'est imposées à lui-même pour s'approcher au mieux d'une réalité. La réalité de ses sujets, de ses personnages. Pour lui, les films sont des outils d'apprentissage, d'éducation, ils sont politiques, puisqu'ils s'inscrivent dans une époque, dans des lieux, des milieux, une société. Ken Loach redonne une dimension intime aux drames de notre temps. Il décrit le monde tel qu'il le voit, le monde qui le traverse, et qu'il tente humblement de nous restituer avec sa sensibilité. Poser un regard sur la vie des gens révèle notre conscience et, en ce sens, c'est déjà un geste politique. L'art permet de mêler l'intime et le politique, la psychologie et la justice, l'émotion et les faits (ce que les journaux ou les émissions de télévision ne font qu'imparfaitement). D'une histoire simple dans un petit village isolé émerge une dimension universelle. Les histoires ont du pouvoir.

Les puissants l'ont bien compris, et le rachat de nombreux organes médiatiques par des milliardaires dans le but de façonner l'opinion est en marche. À l'heure où toute forme de contestation est criminalisée, où prendre position contre l'extermination d'un peuple est passible d'emprisonnement pour apologie du terrorisme, où la parole d'extrême droite inonde les médias, l'argent façonne le pouvoir et la désinformation, les lois et les investissements se font à rebours de la volonté de garder notre planète habitable, les responsables politiques coupables de détournement d'argent s'insurgent contre la république des juges. Le mensonge semble être devenu une vérité comme une autre.

Comment continuer à y croire ? Ken Loach nous propose un chemin. L'art est un lieu de résistance et doit commencer par montrer. Montrer, c'est déjà dénoncer. Il est plus que nécessaire de ne pas laisser le champ libre à ceux qui répandent leur haine de l'autre, qui profèrent des contre-vérités aux heures de grande écoute sur des médias de masse. Raconter l'histoire du point de vue des opprimés, comme le font Ken Loach et d'autres, est une arme. Je pense, par exemple, à l'écrivain Éric Vuillard, qui nous fait parvenir le récit du 14-juillet comme nous ne l'avons jamais entendu auparavant : du point de vue du peuple.

Ou encore à Gustave Courbet qui, au milieu du XIX^e siècle, alors que le romantisme et la peinture académique idéalisait les corps et exaltaient les émotions, préférait la réalité. La réalité vraie, sensuelle, brutale.

- 8 La bataille des récits est déclarée. À l'instar de Ken Loach, mettons l'art au service de l'humain. Ne cédon pas une once de terrain. Résistons, proposons nos imaginaires, n'abandonnons pas nos luttes. Ne laissons pas des chimères s'installer dans nos esprits et gagner contre l'empathie, l'humanité et la solidarité. Prenons une caméra, une plume, un pinceau, un piano et engageons-nous pleinement dans la bataille.

Swann Arlaud

INTRODUCTION DE FRANK BARAT

« Les joies de la création d'un film tiennent à l'imprévisibilité des relations interpersonnelles. À tout ce qui fait que nous sommes humains. Nos fragilités, nos contradictions, nos échecs, nos inadéquations. C'est ça qui rend le processus merveilleusement exaltant. »

Ken Loach

Alors que je m'apprête à écrire cette préface à la réédition du livre de Ken, j'apprends qu'après quelques jours de répit, Gaza, ce territoire de 360 km² où vivent plus de deux millions de Palestinien·nes, est de nouveau bombardé par l'armée d'occupation israélienne. Les images défilent sur l'écran de mon ordinateur et celui de mon portable. L'horreur me paralyse. Comment est-il possible de ne pas s'accorder sur ce principe de base : il n'existe aucune justification aux massacres d'enfants, de femmes et d'hommes par milliers ? Aucune. Aucun « mais... » n'est possible.

Et pourtant, comme la dernière fois, les médias dominants et leurs expert·e·s en trouvent encore. Les décideurs au pouvoir aussi. Comment est-ce possible de détester, de mépriser et de déshumaniser à ce point une partie de la population de cette planète ? Comment continuer à vivre normalement alors qu'une partie de nous, de la civilisation humaine, est en train de se faire anéantir sous nos yeux ?

Je pense à Ken qui, dans sa maison de Bath, doit être effondré. Lui qui se bat depuis tant d'années pour créer un autre récit. Pour raconter les histoires des gens que l'on n'entend pas et qu'on ne voit ni dans les médias dominants ni au cinéma. Avec l'espoir qu'un jour, on arrêtera de se tromper d'ennemi et de cible. Avec l'envie de nous unir, de nous éduquer, par le biais d'un cinéma solidaire et humaniste. C'est le sujet de son dernier film, *The Old Oak*. Son œuvre finale. Une famille de réfugiés syriens débarque dans une petite ville du nord de l'Angleterre, et réveille chez les locaux – en tout cas chez une partie d'entre eux – cette chose étrange qui voudrait que des gens venus d'ailleurs, de couleur différente, ne parlant pas la même langue que nous, ne mangeant pas les mêmes choses soient un danger. Ce danger irrationnel, que l'on n'arrive ni à décrire ni à expliquer, mais qui provoque de la peur. L'autre. L'inconnu. Et pourtant, petit à petit, on apprend à connaître « l'autre » et à l'apprécier, et, finalement, à faire société, ensemble. Voilà le dernier message cinématographique de Ken.

Je me souviens de notre première rencontre. C'était en 2009 à Bruxelles. Avec d'autres personnes, je militais pour un projet militant et citoyen, le Tribunal Russell sur la Palestine. Un tribunal des peuples, par le peuple, pour rétablir

le droit international comme mode de règlement du conflit israélo-palestinien. Notre président était Stéphane Hessel (décédé en 2013). Depuis le début, nous pensions à créer un comité de marraines et de parrains, qui, par leur engagement, auraient ouvert et montré la voie à suivre. Le nom de Ken Loach nous était apparu comme une évidence.

11

Après un bref échange de mails avec Ann, son assistante, Ken débarque à Bruxelles avec son acolyte de toujours, Paul Laverty, son scénariste. Nous nous retrouvons, avec Pierre Galand, Leïla Shahid et d'autres membres du tribunal, pour un déjeuner. Ken est à ma droite, Paul à ma gauche. Ken a déjà marqué ma vie, mais il ne le sait pas encore. Des années plus tôt, mon professeur d'histoire, M. Lagarde, nous avait emmenés voir *Land and Freedom*. À la sortie du film, dans les rues calmes de Font-Romeu, petit village des Pyrénées-Orientales, ma classe criait déjà joyeusement : « *No pasaran !* », le cri des républicains espagnols pendant la guerre civile. Je suis donc très impressionné de me retrouver là, assis à côté de lui. Mais Ken et Paul savent mettre les gens à l'aise et, quelques instants plus tard, entre réflexions politiques et blagues hilarantes, je sais que Ken va maintenant faire partie de ma vie,

et que je vais faire partie de la sienne. Il y a des choses, comme ça, qu'on n'explique pas.

12

Cinq ans plus tard, nous nous retrouvons à Londres, dans une petite pièce chaleureuse nichée au dernier étage des bureaux de *Sixteen Films*, plutôt bruyante et éclairée à la lumière naturelle. Sylvie Crossman et Jean-Pierre Barou, les fondateurs des éditions Indigène, et Florent Barat, mon frère, qui a assuré la traduction française de cet ouvrage, sont également présents. Une pièce à l'image de Ken Loach. Sans artifices, sans maquillage, sans fioritures. Une pièce où l'on s'assoit, discute, rit, débat, crée, réfléchit et écoute. Une pièce qui en dit long sur cet homme considéré aujourd'hui comme l'un des réalisateurs européens les plus importants et influents. C'est de ce dialogue avec lui que naît la première édition de *Défier le récit des puissants*. Peu de cinéastes ont à ce point et avec une telle constance mis leurs convictions au service de leurs films sans pour autant tomber dans la propagande, en cherchant patiemment, film après film, à construire une esthétique de l'engagement capable de convaincre un large public.

Pour Ken Loach, il est essentiel de penser le cinéma comme un moyen de briser le récit des élites, des puissants, un moyen de contrecarrer

la vision dichotomique du « nous » contre « eux », d'enrayer la stratégie du « diviser pour mieux régner ».

Je lui ai envoyé un SMS ce matin de mars 2025. D'habitude nous parlons stratégie et échangeons nos idées sur les actions à mener. Mais là, aujourd'hui, j'ai juste besoin de lui dire que je suis triste, que je me sens un peu démuni. Je lui explique aussi que je suis en train d'écrire l'introduction à la nouvelle édition de notre livre, et je lui demande son avis sur son contenu. Ken me répond quelques heures plus tard : « Frank, comment écrire en temps de génocide ? Comment écrire sur autre chose que le génocide ? » Il enchaîne par un autre SMS quelques instants après : « Nous devons passer à la vitesse supérieure, faire quelque chose de plus grand et de plus fort que jamais. » Pour Ken, comme toujours, la victoire passe par l'action et la lutte. Nous n'avons pas d'autre choix.

13

Lutter oui, mais contre qui, contre quoi ? Contre un pouvoir détenu par un groupe minuscule de gens qui est décidé à tout faire pour le garder et s'y accrocher. D'après un rapport de l'ONG Oxfam, douze hommes « possèdent plus de richesses que la moitié la plus pauvre de l'humanité¹ », soit 4 milliards de personnes. Le même rapport avertit

« que les 53 milliardaires français sont désormais plus riches que plus de 32 millions de personnes réunies, soit près de la moitié de la population. En 24 minutes en moyenne, un milliardaire gagne l'équivalent du revenu annuel moyen d'un Français, soit 42 438 euros ».

14

Une image a fait le tour du monde. Lors de la cérémonie d'investiture de Donald Trump en janvier 2025, ce ne sont pas, comme le veut le protocole, ses futurs ministres qui sont au premier rang, mais Elon Musk, Mark Zuckerberg, Jeff Bezos, Tim Cook et Sundar Pichai, parmi les hommes les plus riches du monde. Au second plan, on aperçoit aussi Bernard Arnault, Sergey Brin ou encore Miriam Adelson – d'autres milliardaires. Le message est clair : les nouveaux maîtres du monde, ce sont elles et eux, des oligarques plus riches que la plupart des pays de la planète.

Ces chiffres et ces images devraient suffire à créer un soulèvement populaire et global comme on ne l'a jamais vu auparavant.

Une révolution planétaire. Monumentale. Inarrêtable.

Les « puissants » sont extrêmement conscients que leurs milliards ne pourront pas les protéger

ad vitam aeternam. Alors, ils se barricadent, construisent des murs, encore des murs, toujours des murs. Mais ça non plus ne tiendra pas longtemps si les peuples se révoltent. Les murs s'effritent avec le temps, l'Histoire nous l'a appris. Alors, ils nous observent, nous fichent, nous enferment. Ils inventent et utilisent de nouvelles technologies pour mieux « contrôler » la population, la masse. Pour nous tenir à distance raisonnable. Mais cela non plus ne suffira pas.

15

Alors, ils accaparent l'information, les médias, le cinéma. Car l'outil le plus puissant à leur disposition est la propagande. La fabrique du consentement. La création d'un nouveau monde. Un monde de post-vérité où la réalité et les faits ne rentrent plus dans l'équation. Le grand, très grand chamboulement. L'inversement total des valeurs. 1984 de George Orwell, en 2026 et en mondovision.

Toutes les armes et tous les murs du monde ne tiendront qu'un moment face à une révolte globale. Il faut donc arriver à convaincre, se disent-ils, les 99 % que tout ça est normal et pour leur bien. Qu'ils méritent leur fortune, que leur ingéniosité et leur intelligence ne sont pas données à tout le monde. Que, grâce à eux, des milliers de personnes ont du travail et vivent une vie somme toute convenable !

Ils fabriquent donc, de toutes pièces, ce consentement. À l'esclavagisme. À l'éloge du pouvoir, au maître tout-puissant. Au patriarche sévère, mais qui ne veut que le bien de ses enfants. À une démocratie fondée exclusivement sur le droit de voter pour le moins pire tous les quatre ou cinq ans. Le droit de choisir entre l'horreur et l'abysse. En ancrant dans le peu d'espace de cerveau disponible de toutes et de tous qu'il n'y a pas d'alternative, *There Is No Alternative* (« TINA ») – selon la formule de Margaret Thatcher, Première ministre britannique dans les années 1980.

Le contrôle d'une population par l'information. Pardon, la désinformation.

Alors, ils achètent, petit à petit, avec le soutien et l'aide des politiciens en place, une chaîne de télévision, une radio, des journaux, des maisons d'édition, des réseaux sociaux. Toujours plus, toujours plus gros, toujours plus vite. Jusqu'à tout contrôler. Absolument tout. Jusqu'à décider de ce que les gens aiment, mangent, boivent. De leurs sujets de conversations. De leurs vacances. De leurs couleurs préférées. De leurs goûts. De leur coupe de cheveux. De leur voiture. De leur crédit. De la façon dont ils et elles éduquent leurs enfants. De la façon dont ils et elles votent. Tout est décidé à leur place. À l'avance. Tout est planifié. Régulé. Contrôlé. Pensé.

En un clic. Un seul.

Vers une pensée, une mémoire et un récit unique.
Le leur : celui des « *puissants* ».

Cette stratégie du choc a fait ses preuves. Devant un tel acharnement, devant un tel flot d'information, devant cette submersion, le cerveau humain se retrouve paralysé. Devant un Everest. Incapable de réagir. La montagne est bien trop haute, trop grande, trop dangereuse.

17

Alors, on reste en bas. C'est plus simple. Plus *safe*.

Et pourtant, si nous avons encore le temps de penser pour nous. De réfléchir et de prendre un peu de recul, la réalité nous apparaîtrait tout autre. L'Histoire, proche et lointaine, nous a appris une chose : les systèmes d'oppression, quels qu'ils soient, finissent toujours, à un moment ou à un autre, par tomber. Ce qui paraissait inébranlable, parfois quelques jours auparavant, s'écroule. Leur propagande, leur désinformation ne sert avant tout qu'à une chose : nous masquer leur faiblesse et faire passer leur château de cartes pour une forteresse. Or l'Histoire, celle du peuple, celle qu'on écrit à coups de rassemblements, de soulèvements, de blocages, de grèves et d'actions directes, celle qu'on n'apprend pas,

ou peu, à l'école, nous a aussi appris et montré que les moments les plus violents de cette Histoire, quand les puissants se déchaînent, sont le début de la fin. La leur. La violence est le langage des faibles. Leur ultra-violence montre une chose : leur défaite.

18

Notre Histoire, celle du peuple, commence par des récits. Pas le récit des puissants. Le nôtre.

Donnons-nous les moyens de l'écrire ensemble. De créer une vague de résistance unique, virale, joyeuse, incontrôlable et inarrêtable.

Il n'y a, en effet, pas d'alternative.

Merci, Ken.

Frank Barat, Bruxelles, mars 2025